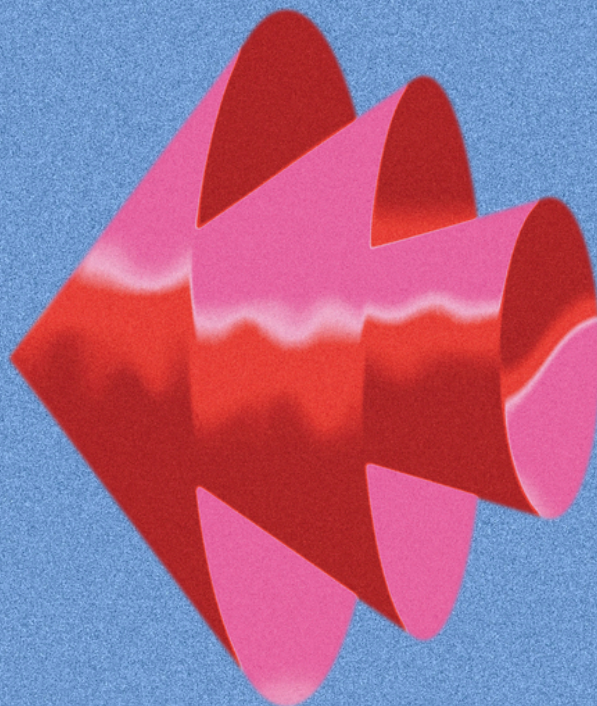


restitution



CINÉMAS 93

Les Journées PROFESSIONNELLES

17 & 18
mars 2026

#13

MARDI 17 MARS 2026

QUELLE PLACE POUR LE CINÉMA DANS LES UNIVERS CULTURELS DES JEUNES ENFANTS ?

Sarah Génot, chargée de mission actions éducatives et éveil culturel à Cinémas 93, introduit le sujet de cette première matinée de réflexion, qui cherchera à caractériser la place du cinéma parmi les autres écrans qui peuplent notre quotidien – une question nourrie par la confusion qui est souvent faite entre le cinéma et les écrans numériques, en particulier quand il s’agit des jeunes enfants que l’on devrait protéger des dangers des écrans.

Elle sera dans un premier temps abordée à travers une conférence de la sociologue **Sylvie Octobre**, qui dressera un état des lieux de la place des écrans dans les univers culturels des jeunes enfants, et des dynamiques sociales qui sont à l’œuvre ; puis au regard de la présentation d’un projet de recherche original, **CinémODEV**, qui porte sur la place que le cinéma peut avoir dans la vie des jeunes enfants, et interroge son rôle dans l’éveil aux images et aux usages numériques.

CONFÉRENCE LES ÉCRANS ET LES JEUNES ENFANTS : AU-DELÀ DES PANIQUES MORALES

Alors que la surexposition aux écrans est devenue une question de santé publique, Sylvie Octobre, sociologue de la culture, dresse un état des lieux de la place des écrans dans les univers culturels des jeunes enfants, en fonction de leur environnement familial et social. Puis elle s’interroge sur les mots et les ressources permettant d’affirmer la spécificité du cinéma, en tant que médium (regarder des films à la maison ou ailleurs) et en tant que pratique culturelle (partager une sortie au cinéma).

Peu de domaines culturels ont fait l’objet d’autant de paniques morales et de recommandations institutionnelles que celui qui a trait aux rapports des enfants aux écrans. Qu’elles proviennent d’organismes de santé, d’aide à la parentalité ou d’éducation, les normes concernant les rapports des enfants aux écrans prônent à l’unisson la distance et sont basées sur quatre éléments : une réduction du terme écran aux écrans domestiques (on ne pense pas « salle de cinéma » dans ces normes), une conception binaire des écrans (qui oppose d’une part les écrans dits « passifs », notamment la télévision, aux écrans dits « (inter)actifs », sans discussion des contenus consommés) ; une vision de l’enfance en danger face aux écrans ; et un jugement critique des parents, notamment ceux des catégories populaires, supposés déficients dans le contrôle de la consommation de leurs enfants.

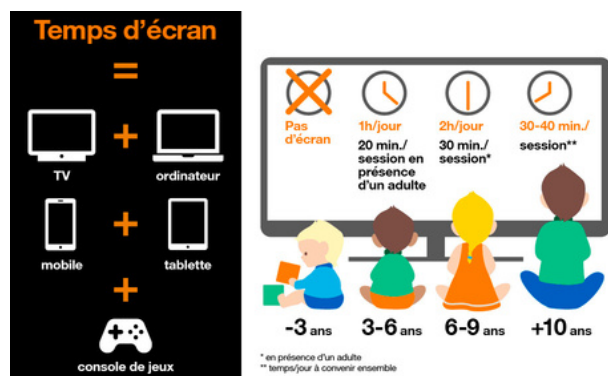


Intervenante

Sylvie Octobre est chargée de recherche au Département des études, de la prospective et des statistiques (ministère de la Culture) et chercheuse associée au Centre Max Weber (ENS Lyon et Université Lumière Lyon 2). Son domaine de spécialisation est la sociologie de la culture et plus spécialement des pratiques culturelles des jeunes.

INTRODUCTION

Depuis les années 1970, des enquêtes sont régulièrement menées au sein du DEPS sur les pratiques culturelles des Français. Mais l'âge des personnes interrogées n'est jamais inférieur à 15 ans. De fait, pendant longtemps, aucun travail n'a été mené au sujet des enfants, ce qui est un paradoxe au vu de l'énergie mise depuis des décennies par tous les acteurs de la culture dans l'offre destinée au jeune public. Le fait est que les enquêtes portant sur les enfants sont plus difficiles à mettre en œuvre, autant d'un point de vue pratique que déontologique. Ainsi, il a fallu attendre le tournant des années 2000 pour que des données commencent à être récoltées sur la catégorie des moins de 15 ans.



PARADOXES EN CASCADE

Sylvie Octobre soulève un certain nombre de paradoxes mettant en valeur les "paniques morales" générées par notre rapport avec les écrans. Ces craintes parfois irrationnelles ont pour effet négatif de rendre invisibles les dynamiques sociales à l'œuvre, dont la prise en compte permettrait pourtant d'agir sur le sujet. Le fait est que le discours sur le danger des écrans n'est pas nouveau – voir les écrits de Serge Tisseron sur la télévision, la diabolisation des jeux vidéo dans les années 1990. Mais il a toujours évacué les réalités sociales dans lesquelles vivent les enfants : les écrans sont la cible de ces discours, or ils ne sont que le réceptacle d'autres réalités à l'intérieur des logements.

Pourquoi les écrans ont pris de plus en plus de place dans nos vies et dans celles des enfants ?

- parce que les parents, et notamment les mères, mènent pour la plupart une vie active;
- parce que la mobilité géographique de la population est plus grande que par le passé, et que les enfants ne sont plus confiés à l'entourage familial;
- parce que les espaces publics sont de moins en moins faits pour les enfants, davantage cantonnés à l'intérieur des logements.

La place occupée par les écrans est ainsi largement confortée par l'évolution de la société. Pourtant, cette même société les dénigre. Par ailleurs, n'y a-t-il pas une contradiction à se positionner contre les écrans pour une génération qui a grandi dans les années 1980, biberonnée aux programmes de la télévision japonaise qui affluaient en France à cette époque ? Et qui, de plus, utilise aujourd'hui le smartphone comme premier terminal de contenus culturels ? Les pratiques des parents, on le sait, ont une influence déterminante sur le comportement des enfants.

Nos représentations des écrans sont également contradictoires. Par exemple, les écrans "passifs" seraient les plus nuisibles. Mais la distinction n'est pas évidente : le cinéma, notamment, présente les caractéristiques d'un écran passif, pourtant il mobilise une attention plus active de la part du ou de la spectateur·ice que bien des écrans dits "interactifs", en réalité peu stimulants.

Ainsi, du point de vue des usages éducatifs, il n'est pas simple de séparer le bon grain de l'ivraie. Comment faire le partage entre "bons" et "mauvais" écrans ? "Bons" et "mauvais" usages ? Aujourd'hui, les écrans sont partout dans l'éducation des enfants, et à partir du collège, ils deviennent un outil incontournable que les élèves doivent maîtriser pour devenir des adultes "outillé·es". Pourtant, on assiste à une prolifération des normes édictées par les instances publiques relatives au bon développement de l'enfant, dont la conception comme l'énonciation semblent souvent « hors sol ».

Ces normes (le Guide de la famille tout-écran du ministère de l'Éducation nationale, le livret de Santé Publique France, le rapport de Sophie Marinopoulos sur la "malnutrition culturelle"...) sont en effet pour beaucoup abstraites et ne tiennent pas compte de la diversité des dynamiques familiales, ni des logiques sociales qui les sous-tendent. Les parents qui ne les appliqueraient pas, ou pas bien, et qui se situent souvent dans les classes sociales les moins favorisées, sont stigmatisés comme démissionnaires.

Or plus on a de capital économique, plus on peut investir dans l'occupation des temps enfantins (sorties, sport, musique au conservatoire, cours de dessin). Ainsi les classes dominantes, qui peuvent le plus, sont aussi celles qui professent le plus les normes. De manière générale, imposer un discours de manière autoritaire, qui va jusqu'à la menace de pénalisation, empêche de transmettre les informations importantes et de les rendre audibles.

LA COHORTE ELFE

ELFE est la première étude longitudinale française consacrée au suivi des enfants, de la naissance à l'âge de 18 ans. Elle a été initiée en 2011 et concerne de multiples aspects de la vie de l'enfant, l'abordant sous l'angle des sciences sociales, de la santé et de la santé-environnement. Cette enquête a été réalisée en français, arabe, turc et anglais.

a) Méthodologie et constats

Dans ce cadre, près de 10 000 enfants ont été suivi-es jusqu'à leurs 6 ans, en plusieurs vagues d'enquêtes consacrées à chaque fois à une tranche d'âge définie. Sylvie Octobre partage certains résultats de l'étude sous forme de graphiques.

Dans la tranche des enfants de 0 à 3 ans, on constate que :

- 12% seulement respectent la norme du "zéro écran avant 3 ans";
- 25% ont déjà vu entrer les écrans dans leur vie;
- 29% y consacrent plus d'une heure par jour;
- en moyenne, ils y consacrent 53 minutes.

À 3 ans et demi, les enfants consacrent aux écrans 1h17 minutes par jour. À 5 ans et demi, 1h31 minutes par jour.

b) La télévision, l'écran roi

Les données montrent que la télévision n'est pas un média du passé :

- à 2 ans, 80% des enfants la regardent (23% y consacrent au moins 1 heure par jour);
- à 3 ans et demi, tous les enfants la regardent et la durée moyenne de visionnage est d'1 heure par jour;
- à 5 ans et demi, 10% des enfants la regardent en moyenne 2 heures par jour.

La télévision reste le média central dans la vie familiale des Français, notamment durant les temps de repas. L'offre dirigée vers le jeune public s'est démultipliée. Par ailleurs la télévision peut avoir une visée éducative, jouant comme un outil d'acculturation linguistique dans les familles allophones. L'écran de télévision est aussi plébiscité car plus aisé à contrôler que les autres (plus grand, plus visible, et fixe).

On observe cependant le passage d'un monde "mono-écran" à un monde "pluri-écrans" : à 2 ans, 55% des enfants ne regardaient que la télévision ; quatre ans plus tard, 50% utilisent au moins deux écrans.



c) Le rôle des institutions prescriptrices : l'effet de l'entrée à l'école

Les données montrent qu'à partir de 3 ans, l'école a un effet régulateur. En organisant le temps des enfants et leur éducation, en rappelant les normes, elle tend à uniformiser les comportements familiaux. Ainsi le temps moyen dédié aux écrans augmente de 24 minutes entre 2 et 3,5 ans, et de 16 minutes "seulement" entre 3,5 et 5,5 ans.

d) Variations en fonction de la classe sociale

Les données montrent des résultats qui varient en fonction de la classe sociale dont sont originaires les enfants. Dans les milieux les moins favorisés, ceux-ci accèdent plus vite aux écrans. Il y a différentes raisons à cela : par exemple, le fait que les parents n'utilisent généralement pas les écrans dans leur travail, ce qui conduit à valoriser ceux-ci dans l'espace familial.

Globalement, plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, plus on se rapproche des normes préconisées. Le temps d'attention accordé par les parents, leur capital scolaire et culturel, l'accord des deux parents sur les axes éducatifs à donner aux enfants, opèrent dans le sens d'un plus grand respect de la norme préconisée. Les familles moins aisées proposent moins d'alternatives aux écrans, par ailleurs davantage perçus comme un vecteur de lien. Ces familles ont également tendance à moins faire confiance aux normes institutionnelles, privilégiant leur propre vision de l'éducation, pressentie comme meilleure.

Cependant ce schéma ne se vérifie pas dans toutes les trajectoires observées dans l'étude. Comment expliquer par exemple que certains enfants d'ouvrier-es suivent une trajectoire d'engagement croissant dans les écrans alors que d'autres, dans des proportions quasi similaires, suivent une trajectoire orientée à la baisse ? Comment expliquer que les enfants issu-es des classes les plus aisées soient quasiment aussi nombreux-ses (11-12%) dans la trajectoire de forte augmentation de l'usage des écrans, que dans la trajectoire diminuante ?

L'étude révèle aussi des modèles d'évolution atypiques, tels que :

- la trajectoire "à décollage rapide", concernant des familles où les parents consomment beaucoup d'écrans et contrôlent peu leurs enfants quand ces dernier-es grandissent : les écrans sont utilisés alors individuellement;
- la trajectoire "diminuante", la plus surprenante dans la mesure où la tendance générale est à l'augmentation du temps d'écran au fil de la croissance de l'enfant. Dans ces familles, les enfants bénéficient d'une attention soutenue des parents, mais pas d'un discours univoque. Ainsi le père va faire jouer ses enfants aux jeux vidéo à un âge précoce, mais la mère, plus restrictive, va finir par l'emporter.

CONCLUSION

La dimension culpabilisante du discours qui entoure les normes institutionnelles autour de l'usage des écrans est loin d'être le meilleur moyen pour arrimer une pédagogie audible sur le sujet. Il ne faudrait pas que l'enfantisme, qui vise l'égalité totale entre les enfants et les adultes (une conception qui a pu révéler certaines limites), soit remplacée par un infantisme, s'imposant par une surabondance de normes prescriptives.

Par ailleurs, il faut aujourd'hui prendre en compte une nouvelle dimension : le fait que les jeunes générations, du fait d'un temps d'exposition aux écrans en constante augmentation, acquièrent des compétences audiovisuelles jamais vues. Que faire de ces compétences, comment les appréhender ?

La place grandissante des écrans domestiques tend à rendre moins fréquente la pratique de la sortie familiale au cinéma. Cependant, en dépit des obstacles, les chiffres montrent que celle-ci est encore vivace. Cette évolution invite donc à réfléchir d'une nouvelle manière au continuum des pratiques audiovisuelles.

BIBLIOGRAPHIE/SITOGRAFIE

Tisseron Serge, *"Faut-il avoir peur des jeux vidéos ?"*, Sciences et techniques éducatives, 1997

[Le Guide de la famille Tout-Écran, CLEMI, 2023](#)

[Temps d'écran des enfants de 3 à 11 ans, Santé Publique France, 2025](#)

[Lutter contre la malnutrition culturelle, rapport au ministre de la Culture Mission "Culture petite enfance et parentalité" de Sophie Marinopoulos, 2019](#)